

Revue de presse

BUFFET A VIF

Créé dans le cadre des Sujets à Vif / SACD au Festival d'Avignon 2014
puis repris dans une seconde version au Théâtre de la Bastille à Paris en juin 2016

Une production La Belle Meunière – La Poétique des Signes

Avec Marguerite Bordat, Raphaël Cottin et Pierre Meunier

LE 20 JUIN 2016 | Par Rosita Boisseau

Deux fous furieux font du petit bois au Théâtre de la Bastille



Un buffet par jour. C'est le régime de la fine équipe de déménageurs-bûcherons du spectacle Buffet à vif, entreprise de démolition par l'absurde qui fait passer, en moins d'une heure, un buffet à l'ancienne au rayon bois de chauffage. Et ça fait un spectacle ? Eh bien, oui !

Les fous furieux s'appellent Pierre Meunier et Raphaël Cottin. Le premier est comédien et metteur en scène, partisan des situations extrêmes ; le second est danseur-chorégraphe, repéré dans la compagnie de Thomas Lebrun. Les deux se sont acoquinés dans le cadre de l'opération Sujets à vif du Festival d'Avignon. C'était en 2014, et Buffet à vif, farce explosive sur fond de Radio Nostalgie, a depuis trouvé son public.

A peine le duo a-t-il mis ses grosses pattes gantées de rouge sur le plateau du Théâtre de la Bastille, à Paris, que certains commencent à se gondoler. Un qui ne se marre pas dans l'affaire, c'est le buffet. Il résiste, le fichu meuble, à la frénésie de nos duettistes. Il couine, il tangué, il implose, il avale, il recrache, mais finit pas lâcher de tous les côtés. A force d'en prendre dans le buffet, les meilleurs craquent. Buffet à vif ressemble à une -pochette-surprise, avec odeur de pétard en prime. La démesure jamais irrationnelle de cette performance a aussi la saveur d'une folle leçon sur l'humanité et ses efforts pour exister. Piloté par deux clowns que tout oppose et rassemble évidemment, ce théâtre de la destruction et de l'effondrement, féroce et gratuit, mais heureusement joyeux - car ça fait du bien de tout casser parfois ! -, accomplit à sa façon un étonnant cycle de vie.

Et c'est la belle idée de nos duettistes que de s'adjoindre une complice, Marguerite Bordat, pour réparer les dégâts. La négociation, évidemment fragile, ouvre un autre chantier plus proche de l'ébénisterie et de l'archéologie. Car rien ne se perd et tout prend sens. Aussi définitif et délirant soit le massacre, il finit par faire couche et strate dans la mémoire. Un buffet, du petit bois et voilà ce qu'il en reste.



LE 30 JUIN 2016 | Par Anne Diatkine

Tu l'as dit buffet !

A la Bastille, Pierre Meunier et Raphaël Cottin démembrant avec tendresse un vieux meuble et ses souvenirs.

C'est un buffet de famille comme on en a rarement chez soi, dans un appartement en ville : bien imposant. Il arrive sur une scène vide, transporté par Pierre Meunier et Raphaël Cottin. Horrible buffet, dont chaque tiroir est plein de souvenirs oubliés qui s'échappent sous forme de poussière blanche. Le buffet ne parle pas, ni les protagonistes, mais le spectateur ne peut pas s'empêcher de mettre des mots sur le spectacle silencieux. Et voilà qu'au son de Radio Nostalgie, ils se mettent à l'attaquer, le réduire en pièces, le marteler, lui faire cracher ses secrets de famille. On n'est pas loin de penser qu'on va nous aussi être détruits à coup de marteau, de boule, d'explosif. On rit et on a peur.

Lorsque le buffet est enfin anéanti, une pancarte est placée, côté jardin. «Sentez-vous libre de circuler.» Est-ce à nous qu'il s'adresse ? Et quelque chose de passionnant advient. A partir de quel moment se met-on à accepter une autorisation qui contrevient à notre place de spectateurs ?

Des gens étranges, sur scène, semblent être, toujours silencieusement, dans un processus de classement des bouts de bois. A moins que ce ne soit une sculpture. Des enfants grimpent sur le plateau. Peu à peu, des spectateurs se lèvent de leur siège et participent à cette nouvelle œuvre d'art collective. Ici, il n'y a pas de fin programmée. On se demande même si Pierre Meunier, le danseur Raphaël Cottin et Marguerite Bordat reviendront saluer. Qu'est-ce qui signe la fin d'une représentation ? Longtemps après, on s'autorisera à aller regarder l'œuvre éphémère et à en prendre une photo.

Buffet à vif m.s. **Pierre Meunier** et **Raphaël Cottin** Théâtre de la Bastille. Ce soir 20 heures.

Au théâtre de la Bastille, un buffet qui déménage

Qui dira la jouissance, un tantinet perverse, à l'idée de massacrer impunément un vieux buffet ? Qui dira la beauté du geste qui métamorphose cet acte barbare en œuvre poétique ? Pierre Meunier et ses comparses, Raphaël Cottin et Marguerite Bordat.



« *Buffet à vif* », par Pierre Meunier, Théâtre de la Bastille, à Paris

De même que les bistrotts de Brassens, dans *L'Épave*, il est des hommes de théâtre « *bien singuliers* ». Ainsi Pierre Meunier, acteur, auteur, metteur en scène électron libre, qui, depuis plus de vingt ans, préfère à la confrontation aux « grands textes », la relation plus brute, sinon plus brutale mais toujours poétique avec la matière – des ressorts du *Chant du ressort* à la spire (ou spirale) d'*Au milieu du désordre*, en passant aux pierres du *Tas*.

L'été dernier, au festival d'Avignon, il se coltinait au verbe et à la langue en rupture de syntaxe académique avec *Forbidden di Sporgesì*, d'après *Algorithme éponyme* d'Hélène, dite Babouillec – auteure « *autiste sans parole* ».

Aujourd'hui, c'est à un meuble qu'il se mesure. Ou plutôt qu'il s'attaque dans tous les sens du terme, métaphoriquement et physiquement : un buffet. « *Large* », « *de chêne sombre* », tel qu'évoqué par Rimbaud ; « *vieux* », sentant « *la cire, la confiture, la viande, le pain et les poires mûres* », comme dans *La salle à manger* de Francis Jammes. Un buffet que l'on peut découvrir encore dans nos campagnes, massif, sans vis, sans plaques d'aggloméré, et

que Pierre Meunier va s'acharner à détruire, en direct, avec la complicité du danseur et chorégraphe, Raphaël Cottin – tous deux munis de gros gants, mais habillés de jean, chemise blanche et cravate.

Massacre à la hache

Dans un premier, ils le récupèrent, caché des yeux du public, au fin fond de la salle. Puis, usant de tous leurs muscles, ils le traînent, le tirent, le poussent, soufflant, ahanant, transpirant, tels des déménageurs, pour le hisser sur le plateau. Après l'avoir installé au centre, ils le dégagent de sa gangue de plastique, l'admirent, l'étudient, le jaugent, comme ils le feraient d'une bête condamnée à l'abattoir. Ils examinent ses charnières et ses points de ruptures. L'escaladent. Se glissent dans ses entrailles. Le débarrassent de ses tiroirs. L'étreignent aussi.

Enfin, l'un s'empare d'une hache, l'autre d'une boule semblable à celle utilisée sur les chantiers de démolition. Leur œuvre de massacre peut commencer. Elle ne s'achèvera qu'avec la réduction du vénérable meuble en petits bois, en miettes.

La jouissance de la destruction gratuite

L'opération a duré une demi-heure à peine, sans parole, en silence – hormis quelques airs de chansons qui s'élèvent par instants. Minutieuse, méthodique, elle a été menée avec la concentration et le calme froid de professionnels. De quoi laisser les spectateurs interloqués face une telle froide violence, à cette jouissance perverse à détruire, sans raison apparente, le fruit du travail des hommes, d'artisans ayant apporté tout leur amour, tout leur soin, tout leur art à produire leur ouvrage.

Tel un phénix, le buffet renaît de ses cendres

C'est sans compter les pas de danses primesautiers et les numéros burlesques dignes des plus riches heures du cinéma muet, auxquels se livrent les deux acteurs, apportant une note légère à ce qui pourrait n'être que pesant et effrayant.

C'est, surtout, faire fi de la seconde partie qui s'amorce, alors que l'espace de la scène se métamorphose en salle de musée et que tel un phénix le buffet s'apprête à renaître, mais autrement, de ses cendres.

De l'acte de violence à l'acte poétique

Rejoints par Marguerite Bordat, Pierre Meunier et Raphaël Cottin recueillent ses morceaux épars, pour les disposer minutieusement à même le sol, à la manière d'un archéologue. Ou plutôt d'un artiste, d'un peintre inventant, à partir de ses brisures, un tableau, une œuvre d'art.

Bientôt, le public est invité à y participer. C'est alors que sur la barbarie triomphe l'humanisme. Que l'acte de violence se fait poétique. Le corps à corps avec la matière, corps à cœur.

Le moulin Meunier présente: deux hommes et un buffet. Cherchez la femme

Pierre Meunier, artiste matérialiste, poursuit son entreprise philosophico-ludique, de glorification-interrogation des choses : après le tas de pierres, l'amas de pneus, le ressort, la bobine électrique, voici le buffet. Exquis.

Depuis Arthur Rimbaud, personne ne s'était intéressé au buffet avec autant d'amour (y compris vache) et d'acuité.



Ponge s'est

penché sur le galet, le pré, le savon mais il a négligé le buffet. [Pierre Meunier](#) l'aborde frontalement. Pas par les mots mais par le corps. D'ailleurs le buffet considéré dans l'axe Michel Audiard-Bernard Blier ne désigne-t-il pas le corps en son centre névralgique ?

Les deux corps du buffet

Cela commande le respect et c'est ainsi que cela commence : par l'arrivée en scène du buffet, non venu des coulisses, mais du dehors, de sa vraie vie, quelque part là-bas, kidnappé dans le Bourbonnais où il pantouflait dans une salle à manger tamisée de rideaux devant la pendule qui dit oui qui dit non comme le brame Brel. De vieilles mains en époussetaient mécaniquement la poussière d'un geste furtif, dérangeant un instant les cartes postales des enfants et petits enfants maintenues contre le miroir horizontal faisant le lien, en retrait entre les deux corps du buffet.

Le Bourbonnais est une région où Meunier aime cogiter dans un cube posé en plein champ. Il en va du buffet du Bourbonnais comme du buffet de Charleville Mézières ou de Douarnenez. Il est « large » et « sculpté », recèle « un fouillis de vieilles vieilleries ». Il possède un tiroir central féru en factures d'électricité, de fuel, de courroies, mais aussi abrite « les médaillons, les mèches » voire « les portraits, les fleurs séchées ». Rimbaud fait l'inventaire et assure côté âme, effluves et réminiscences. Il le vide de toute sa vaisselle (il oublié un truc, on oublie toujours quelque chose au fond d'un buffet, tous les employés d'Emmaüs vous le diront). Meunier peut s'attaquer au corps de la bête avec son acolyte, plus frêle que lui (moins armoire à glace, si je puis dire, pour rester dans l'ambiance) mais tout aussi agile, [Raphael Cottin](#).

Car Meunier a beau avoir du coffre, il faut être au moins deux pour transporter un buffet, un vrai, pas un meuble en kit Ikea assorti aux placards, pas de faux semblant. C'est un mastoc à quatre pattes et

fioritures ouvragées, pas forcément en « chêne sombre » mais en bois nullement aggloméré, du lourd, du costaud. Il apparaît dans une allée du théâtre enveloppé, comme un mort dans son cercueil, d'ailleurs Pierre Meunier et Raphael Cottin sont cravatés comme des croque-morts ou des soirs de mariage, ils portent cependant des gants de chantier comme les déménageurs et « ouvriers du drame » (dixit Novarina) qu'ils sont.

En ahanant de plaisir

La scène n'étant pas de plain-pied avec la salle, il faut hisser la bête. Elle ne se laisse pas faire, elle résiste comme un cochon que l'on veut égorger, elle a du ressort. Elle finit par céder car l'union des deux hommes fait leur force. Dans le transport (amoureux), le buffet flageole devant le tombereau d'amour que les hommes lui portent en le serrant entre leurs bras, en posant une joue sur sa masse voilée, en ahanant de plaisir.

Quel buffet que ce buffet ! Le voici enfin posé au centre de la scène, royal, tout enveloppé encore de son habit pudiquement protecteur. On le dévoile dans une danse d'approche laquelle, au demeurant, a commencé lorsque Meunier et Cottin sont venus préparer le terrain dans les volutes d'un ballet de tapis de sols anthracites. On lui ôte sa vaporeuse carapace dans le style de la fameuse danse des sept voiles (sauf qu'ici la musique est celle de Radio Nostalgie) et il apparaît dans sa nudité splendide, ses ferronneries brillantes sous les projecteurs, ses formes galbées aux entourures jouent de la gonflette. Il s'y croit l'animal, il nous ferait peur pour un peu, non mais, il ne perd rien pour attendre.

La cruauté du monde fait son entrée en scène en rusant tel le cheval de Troie ; elle s'insinue en prenant les habits du burlesque importé du cinéma muet via les aéroports de transit que sont Etaix et Tati. Meunier qui est de bien des combats, rage contre le corsetage de règles et d'experts qui grignotent l'imaginaire des scènes à coups d'interdits, d'hypersécurité, d'absurdités. Il est au bord de l'explosion, le buffet s'offre en sacrifice. Le plateau est aussi un exutoire métaphorique. Alors Meunier saisit une hache digne de Spartacus et Cottin s'arme d'une massue...

Et pour cause

Je n'en dirai pas plus. Sachez que dans le moulin du Meunier la douceur, l'amitié et le partage naissent de l'extrême fureur. Par respect, je préfère éluder et passer au poème qui suit « Le buffet », écrit par Rimbaud lui aussi en octobre 1870, cette « fantaisie » qu'est « Ma Bohème ». « Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ; / Mon paletot aussi devenait idéal... »

Mais revenons au spectacle. Et la femme ? Elle se nomme Marguerite Bordat, c'est écrit dans le programme et on l'a déjà croisée dans les aventures de Pierre Meunier. Elle viendra. Tout ce que je peux vous dire c'est qu'elle n'est pas cachée dans le buffet. Et pour cause.

Si « Buffet à vif » est le titre du spectacle c'est aussi que la rencontre entre Pierre Meunier, Raphaël Cottin et un buffet s'est faite, il y a deux ans, au Festival d'Avignon dans le cadre des « sujets à vif » au jardin de la vierge du lycée Saint-Joseph. Une manifestation financée et organisée par la SACD consistant à mettre en présence deux artistes de disciplines différentes pour une carte blanche. C'est parfois sans intérêt, souvent intéressant. Il arrive aussi que cela soit miraculeux et qu'il y ait une suite. C'est le cas pour « Buffet à vif ».

Théâtre de la Bastille, 20h, jusqu'au 1^{er} juillet (sauf 18, 19, 25 et 26 juin)

Buffet à vif est une entreprise de destruction à laquelle participeraient Buster Keaton et Antonioni. Avec une précision toute scientifique, un couple de démenageur s'échine à détruire avec méthode un grand buffet. Les deux protagonistes cassent, redressent, plient à nouveau puis détruisent un grand buffet aux belles moulures art nouveau. La destruction s'avère un acte longuement pensé, tant le buffet est mainte fois ramené à la vie, pour être replongé dans le chaos.

L'association de Pierre Meunier, comédien, et de Raphael Cotin, danseur et chorégraphe, s'est faite dans le cadre de sujets à vif, un projet d'association de deux artistes organisé chaque année dans le cadre du festival d'Avignon. Le mariage est ici particulièrement réussi. L'association de l'homme hirsute et carré et du frêle chorégraphe crée à lui seul des scènes très amusantes. Ce contraste est relevé par des batailles de caractères, comme lorsque les deux s'affrontent sur le contrôle de la radio. Mais c'est bien les trouvailles des deux artistes qui donnent tout son intérêt à la pièce.

L'arrivée du buffet emballé et transporté sur un diable au milieu des spectateurs permet de faire démarrer sur les chapeaux de roue cette courte pièce. Les balancements inquiétants du buffet au moment de monter sur scène crispent immédiatement les quelques pauvres spectateurs assis sur les strapontins, et font naître les premiers rires d'étonnement dans la salle. La pièce continue ensuite sur le même tempo, ou les retournements de situation s'enchaînent avec les scènes véritablement burlesques. A partir d'un mince fil narratif, les deux artistes construisent une pièce drôle et surprenante.

La dernière scène est peut être la plus intéressante, même si elle a fait partir plusieurs spectateurs. Elle dévoile la double signification de cette destruction méthodique et implacable. Que faut-il faire après que tout a été détruit. Faut-il reconstruire à l'identique ? Reconstruire autrement ? Sans véritablement apporter de réponses, Buffet à vif laisse le spectateur à ses interrogations et ses pensées.

Paris MÔMES

LE 23 JUIN 2016 | Par Maïa Bouteillet

Est-ce de la danse ? Du théâtre d'objet ? Une révolution ? Disons simplement, sans rien dévoiler de ce spectacle hilarant, qu'on pense assez vite à un numéro de Laurel et Hardy ...

Comme toujours chez le metteur en scène **Pierre Meunier**, il y a une matière de départ dont la manipulation raconte une histoire en soi : qu'il s'agisse de ressorts (dans *Le Chant du ressort*, son premier spectacle, et sa version enfant, *Molin Molette*, vous vous souvenez?), de pierres ou, ici, de buffet des années 1950. Pierre Meunier aime le travail bien fait et, du moment qu'il s'est trouvé les complices idoines, il ne s'embarasse pas de mot.

Il fait la paire ici avec le danseur **Raphaël Cottin** pour infliger un sacré sort au fameux mobilier. Heureusement que la plasticienne **Marguerite Bordat** est là pour réparer les dégâts !



Pierre Meunier est un habitué du Théâtre de la Bastille. On a pu y voir dans les années passées *Le Tas* (2002) *Sexamor* (2010) *Du fond des gorges* (2011), et *La Bobine de Ruhmkorff* (2013). On connaît son univers si poétique dans son obsession de matérialité. Pierre Meunier se heurte à la matière, ou plutôt il s'y confronte. Il récidivera la saison prochaine (toujours en collaboration avec Marguerite Bordat) pour présenter *Forbidden di sporgersi* (d'après *Algorithme éponyme* de Babouillec).

Déjà en 2003 avec *Le Tas*, la confrontation tournait à l'acharnement : P. Meunier fait sa fête (dans tous les sens du mot) au « tas ». Il n'a pas trop d'une masse pour s'attaquer à un tas. Un tas de quoi ? peu importe : un tas ! qu'il s'agit d'entamer, voire de pulvériser si c'est possible. On verra bien ce que peut l'homme seul face aux lois de la matière. En tout cas détruire le tas, c'est le mettre à mal, mais c'est aussi l'explorer. Il se montre fasciné par les outils, les mécanismes, les inventions ingénieuses tel ce générateur électrique capable d'obtenir des tensions particulièrement élevées, nommé bobine de Ruhmkorff. Tout ce qui permet d'explorer la matière.

Il n'en va pas autrement quand il s'agit d'explorer les relations amoureuses : avec *Sexamor*, il se livre à une méditation concrète sur le désir, les corps étant en proie à une mécanique charnelle, celle du sexe, dans laquelle l'absurde de la matière le dispute au burlesque. Toujours le spectateur est invité à redécouvrir la matière brute, comme source d'étonnement et de poésie.

La plupart de ces spectacles sont quasi muets et les gestes y prennent une force symbolique surprenante, entre pantomime, danse et acrobatie burlesque. Car il s'agit de dé-familiariser le rapport au monde le plus quotidien, pour en faire surgir toute la verdeur et la nouveauté.

Et quand il s'agit de paroles, le rapport au mot n'est pas moins matériel. Le traitement est le même : défaire, démolir, exploser, explorer. Avec P. Meunier les mots prennent leur revanche sur l'idée ; ils se mettent à vivre leur vie propre. Les voilà libres d'aller dans la jungle du langage. C'est ce qu'on a pu voir avec *Du fond des gorges*. Dans cet exercice poétique le mot regagne en matérialité concrète. Dépaysement dans et par le langage, pure matière sonore, pure émanation corporelle. Il récidivera, la saison prochaine, avec *Forbidden di sporgersi* : il s'agit cette fois de s'emparer d'un texte écrit par une auteure supposée autiste, du nom de Babouillec ; sortant d'un silence de vingt ans, elle utilisera des lettres de carton qui lui sont offertes pour réaliser un poème sauvage. Cet exercice lettriste que n'aurait pas désavoué Perec est un matériau de premier choix pour l'écriture dramatique de P. Meunier.

Mais en attendant, il nous livre sa dernière création, *Buffet à vif*, fruit d'une rencontre avec le danseur et chorégraphe Raphaël Cottin, à l'occasion des « Sujets à vif » proposés au Festival d'Avignon en 2014. Rencontre inopinée, qui a donné naissance à une chorégraphie de la démolition dont le bel objet est un buffet. Froid ou pas, le buffet est l'objet symbolique et burlesque par excellence. Meuble familial, parfois finement manufacturé, support du temple photographique familial, objet de convoitise de la ménagère, redoutable cache aux trésors des conflits familiaux ! C'est avec passion, parfois amour et respect, mais souvent avec une animosité fiévreuse que les deux acteurs vont l'achever, l'exploser, le démolir. Avec minutie et obstination, sans pitié pour ses fines colonnades et ses miroirs teintés, ils vont s'acharner sur cet objet, mieux qu'on le ferait pour son pire ennemi. Ils le réduisent en miettes avec ferveur, non sans parfois lui accorder des gestes de tendresse, non sans en épousseter soigneusement les surfaces, avant la ruine. « Casser est un acte joyeux » dit P.Meunier, et c'est vrai : il le prouve. Chacun se réjouit profondément, retrouvant ses pulsions d'enfant les plus archaïques et accomplissant enfin dans un geste sans retenue le plus profond de ses désirs. Quelque chose est ainsi vengé en chacun de nous : les entraves sautent, les chaînes sont explosées, et c'est une joie profonde de détruire ce qui nous a précédé et tant pesé. Ce passage à l'acte est donc éminemment réjouissant. L'être s'en trouve libéré, affranchi, recréé.

Toute une gestuelle rythmée, chorégraphiée, pittoresque et poétique accompagne ce geste de détruire, dans son acharnement obsessionnel (P. Meunier avoue ici tout ce qu'il doit à Marguerite Bordat pour la scénographie et au danseur et chorégraphe Raphaël Cottin). Et c'est parfaitement jubilatoire ! chacun se régale et accomplit par procuration toutes les destructions qu'il n'a pas pu achever dans sa propre vie.

Il y a là un théâtre proche de la performance, dans les deux sens du mot, à la fois réalisation plastique éphémère autant que surprenante et exploit physique des comédiens. Le plus étonnant c'est que cette mise à sac est suivie d'un second acte, celui de la reconstruction poétique. Ce sont deux hommes qui saccagent ; c'est une femme qui descend du ciel du théâtre pour reconstruire ! Avec minutie, avec amour, elle rassemble les morceaux (on pense aux femmes de Berlin, faisant la chaîne sur les ruines fumantes de la ville pour commencer à déblayer et reconstruire, travail de fourmi, absurde, obstiné dans son courage de vivre). Peu à peu les deux acteurs se joignent à elle et les voilà aux prises avec la construction d'un nouvel objet sans nom et sans utilité.

Voilà la boucle bouclée pour ce spectacle qui va chercher en nous les pulsions les plus inavouées pour les transmuier en geste poétique, en fantaisie pleine de grâce.

Un grand merci à P. Meunier, dont on attend avec impatience le retour à l'automne pour son nouveau spectacle : nul doute que, s'en prenant à nouveau à la parole familière pour la sortir de son utilitarisme, il fasse œuvre de pure poésie.

Pour faire joyusement table rase du passé

On connaît à travers ses créations théâtrales les relations de Pierre Meunier avec la matière et les lois de la physique, intégrées à son jeu d'acteur en solo ou accompagné de complices, qui suscitent une écriture scénique exploratoire (*Le Tas, Le Chant du ressort, La Bobine de Ruhmkorff ...*) en ouvrant sur des interrogations philosophiques et une poétique ludique et joyeuse. Cette nouvelle création, qui ne déroge pas à cet esprit en adoptant de nouvelles formes, est issue d'un premier volet créé en 2014, lors de "Sujet à vif " au Festival d'Avignon. Celui-ci débute avec l'arrivée de deux compères, Pierre Meunier et Raphaël Cottin, danseur et chorégraphe, tentant avec difficulté de hisser sur un diable depuis la salle, une masse enveloppée de plastique, qui, se révèle, après déballage, être un buffet ancien ouvragé à deux corps, en bois épais avec vitre et miroir. Ils entreprennent d'abord un nettoyage de la poussière, le vident de son contenu, avant de procéder à son exploration, transformant progressivement son éventuelle réfection par une destruction systématique, à l'aide de marteau, masse, hache ou boule de démolition, avec une frénésie libératrice, qui relève du burlesque cher au cinéma muet, repérable dans les gestuelles et mouvements expressifs du duo, ponctués d'échos sonores de Radio Nostalgie. Le meuble éclate, implose, est réduit en morceaux épars de diverses dimensions ; les deux acolytes, dont on peut saluer la performance physique, abandonnent alors le plateau en donnant le sentiment du devoir accompli. Vient alors Marguerite Bordat, scénographe et plasticienne, collaboratrice de Pierre Meunier sur plusieurs créations, qui entreprend de reconstruire, à plat sur la scène, une nouvelle structure à partir des débris, avec l'aide de spectateurs sollicités pour cette entreprise. Ces deux aspects, placés sous le signe de l'humour et de la tendresse, ouvrent sur une dimension métaphorique et interrogative de l'état du monde. Détruire pour balayer l'horizon et échapper aux contraintes et obsessions ancrées dans un système, puis tenter de rétablir (ensemble) les possibilités incertaines d'une nouvelle existence, pour laquelle ce spectacle atypique, tonique et jubilatoire, laisse logiquement des points de suspension auxquels chacun peut tenter de répondre.



LE 18 JUIN 2016 | Par Laurent Sapir



On achève bien les buffets au théâtre de la Bastille. Sur scène, **Pierre Meunier**, poète-bricoleur de l'insolite formé à l'école **Pierre Étaix**, transbahute et s'acharne sur une charpente bien ouvragée. C'est fascinant, inattendu, inquiétant et jubilatoire.

Ils sont deux, en fait, sur le plateau, même si l'autre déménageur du dimanche offre un profil bien différent. Autant **Pierre Meunier**, massif à souhait, a l'air d'avoir la tête dans les nuages, autant le jeune chorégraphe qui l'accompagne, **Raphaël Cottin**, est plus incisif, jouant de son corps svelte pour déployer une sorte de lamento de la menuiserie autour du buffet mis à nu puis mis à mort. Cette alchimie des physionomies donne au spectacle son rythme, son énergie, ainsi qu'une indéniable folie burlesque, façon **Laurel et Hardy**, avec en arrière-plan sonore *Les Lacs du Connemara* et autres vieux tubes de *Radio Nostalgie* jaillissant d'un petit transistor.

La nostalgie, justement... Ce buffet-martyr qui semble vouloir « respirer » une dernière fois sur scène est-il le vestige d'un vieux monde qui ne veut pas disparaître, du temps où un précieux savoir-faire résistait encore à la production de matériaux sans âme ? Symbolise-t-il au contraire l'intérieur bourgeois patriarcal autour duquel, comme l'écrivait **Baudrillard**, « *les meubles se regardent, se gênent, s'impliquent dans une unité qui est moins spatiale que d'ordre moral* » ?

Ou s'agit-il plutôt de tout dérégler, de manière jouissive, pour mieux se reconstruire après s'être débarrassé de tous les « encombrants » au sein de notre espace fonctionnel, urbain et culturel ? Cette conjuration cathartique ferait alors écho à l'irruption du *Free* dans l'odyssée jazzistique, et peut-être aussi (de manière moins sinistre, certes...) à l'aquarium pulvérisé du *7e Continent*, de **Michael Haneke**, où c'est justement dans la destruction de ses biens qu'une famille suicidaire échappe à la déshumanisation.

Un élément féminin quasiment tombé du ciel (**Marguerite Bordat**) désamorce, de fait, la fureur qui menaçait de tout ravager. On ne dira pas de quelle jolie manière *Buffet à vif* « sauve les meubles » en termes de partage et de communion avec le public, sauf à reprendre la formule de **Jean-Marie Hordé**, le directeur du théâtre de la Bastille, lorsqu'en début de saison il définissait la scène comme « *cet acte souverain au nom duquel elle décide qu'en son enclos, rien ne saurait l'empêcher* ».

Buffet à vif, Pierre Meunier et Raphaël Cottin, Théâtre de la Bastille, à Paris, jusqu'au 1er juillet.



Buffet à vif, Pierre Meunier & Raphaël Cottin

Buffet à vif, c'est d'abord une pièce servie en 2014 lors du festival d'Avignon pour la partie Sujets à vif, Off de choix programmé dans les jardins du lycée de la vierge. Cette histoire de buffet proposée par Pierre Meunier et Raphaël Cottin exposait la construction, la destruction et la reconstruction pour remettre en cause nos rapports aux objets et aux symboles qui y sont associés. Le premier s'est fait connaître au théâtre avec sa compagnie La belle meunière, le second par la danse, auprès d'Odile Duboc et Thomas Lebrun notamment, avec sa compagnie La poétique du signe également, mais sur la scène du théâtre de la Bastille, ce sont les codes de ces deux disciplines qui seront réunis autour, contre, sur (à l'intérieur même) d'un imposant buffet transposé de la cuisine/salle à manger à la scène.

Le buffet, meuble destiné à recevoir vaisselle, linge et service de table, récemment tombé en désuétude après des siècles d'usage, fait son entrée sur scène par l'arrière de la salle, empaqueté dans du film à bulles. Marguerite Bordat, à la dramaturgie, a conçu suite à Avignon un préambule sur la précaution. Raphaël Cottin commence en effet par monter le buffet, d'environ deux mètres de haut pour autant de large, sur un diable et l'achemine, oscillant, le long de la travée, ensuite aidé par Pierre Meunier, jusqu'à la vaste scène au sol blanc et murs noirs. Il y a déjà, dans ce transport, quelque chose d'amusant à regarder : l'effort déployé pour le hisser, pour éviter qu'il ne bascule dans l'une ou l'autre des rangées et surtout, dans l'attente de ce qu'il en sera fait. Les deux hommes vont disposer par terre des plaques de protections sombres, les jetant avec agilité, les ajustant avec délicatesse. Le buffet, ou ce qu'on devine sous l'emballage, sera disposé dessus, au centre, face au public. On soupçonne à travers le titre, un buffet qui ne restera pas intact, qui sera plumé, dépecé couche après couche, et ces

précautions employées pour le protéger seront autant dans l'opposition que l'autorisation d'une découpe violente, à l'image de bouchers qui nettoieraient leur plan de travail, laveraient leurs instruments et disposeraient la viande juste avant de la hacher.

On observe ces deux hommes, aux corpulences différentes, l'un fin, brun, élancé ; l'autre avec de l'embonpoint, grisonnant, un peu engourdi déballer ce buffet sur fond de Radio Nostalgie. Le poste est à gauche de la scène. C'est une radio comme celle que l'on trouverait sur l'étagère d'un bistro. Sans prétention, fiable. Barry White et Claude François en fond tandis que le buffet est dévoilé, dépoussiéré, examiné par le duo burlesque, burlesque en ce qu'il a d'antagoniste et de divertissant. Ils feignent la découverte de ce buffet sans passé, sans propriétaire, détourné de sa fonction. Buffet qui est vide, ou presque. Buffet qui sera évidé de ses entrailles. Les deux hommes le scrutent sous tous les reliefs avant de distribuer des masques au public, des masques transparents contre les projections. Moment de crainte pour le premier rang. Un sac, dont sont sorties deux haches, est amené par Pierre Meunier, qui en donne une à son acolyte sans manquer d'exagérer chaque mouvement, de les marquer avec la pose d'un comédien, l'habileté d'un danseur. Le passage à table sera une destruction chorégraphiée, progressive. Mais quels sens à détruire ce buffet, à le mettre à vif ?

L'une des particularités de la pièce repose sur sa sonorité. Le bruit des coups de poings, des coups de pieds, des coups de hache, des coups de boulet, du buffet qui se renverse, qui est redressé, tous ces bruits font craquer le bois. Bois qui craque au rythme des coups, qui alerte sur une cassure, sur une rupture entre des éléments, sur une déformation. Il y a une musicalité de la destruction qui indique d'autres sens, d'autres possibles à ce meuble que la conservation, que l'entretien. Cela amène à une autre particularité de la pièce, celle de montrer la destruction. Non pas par la parole – les deux interprètes ne font que formuler des bruits – mais par le geste. Prendre un objet et le réduire en miettes, attirer l'attention sur la dégradation. Il ne s'agit pas de montrer la fabrication mais la déconstruction, le désassemblage pour interroger sur comment le tout tenait. Enfin, montrer cette destruction passe par une construction narrative efficace. Trois parties, construction, destruction, reconstruction à vif, sur le vif et dans le vif, qui s'articulent par la partie centrale. La construction rend possible la destruction. La destruction rend possible la reconstruction et Pierre Meunier et Raphaël Cottin insistent dessus par une gestuelle qui alterne entre la délicatesse et la brutalité, le comique de la précaution, du sérieux de la destruction, et le tragique de la perte. L'un des nombreux attraits de *Buffet à vif* est qu'il ne réside pas dans cette seule destruction, mais dans la volonté de faire autrement avec le tout. Bref, le buffet est mort ! Vive le buffet !

Vu au Théâtre de la Bastille. De Pierre Meunier et Raphaël Cottin. Collaboration artistique Marguerite Bordat. Photo de Pierre Grosbois.



| Par Jack Dion

Eloge de la destruction créatrice

Le spectacle s'appelle « Buffet à vif », signé de Pierre Meunier et de ses acolytes, au Théâtre de la Bastille. Où l'on voit deux hommes s'attaquer à un buffet comme à un ennemi, afin de le détruire avant de reconstruire quelque chose de neuf, mais quoi ?

Tout commence par un déménagement. Deux hommes arrivent par l'entrée des spectateurs en portant un buffet dûment enveloppé dans du papier bulle, afin d'être protégé des chocs. L'un (Pierre Meunier, comédien et metteur en scène) est âgé et harnaché d'une ceinture destinée à protéger des vertèbres qui ont vécu. L'autre (Raphaël Cottin, chorégraphe et danseur), est jeune, tout en muscles.

On souffre avec eux tant ils peinent à installer leur proie sur scène, avec un trésor de précautions. Ils ne se parlent pas. Ils échangent juste quelques formules qui ne donnent aucune indication sur le sens et le but de leur opération. Ils ne s'adresseront d'ailleurs pas la parole de la soirée, laissant libre cours à l'imagination du spectateur, lequel sera invité à mettre la main à la pâte lors de la deuxième partie de soirée, celle intitulée « Etat second ».

Mais on n'en est pas là. Pour l'heure, on est dans la période nommée « Etat premier ». Soit deux hommes, donc, qui installent un buffet d'âge incertain en plein milieu de la scène. Ils lui tournent autour comme un couple de parents autour d'un nouveau né, ou un toréador autour d'un taureau, ou un disséqueur de cadavre à la morgue. Disons que les deux compères ne tournent pas autour de leur buffet comme s'il s'agissait d'un vulgaire enchevêtrement de morceaux de bois, c'est tout.

Puis, soudain, commence l'opération désossage. Elle est lancée de manière insidieuse, presque au détour d'un geste maladroit, une malheureuse vitre cassée alors que l'on passe un chiffon pour enlever la poussière. On attendrait presque un mot d'excuse, comme lorsque l'on donne un coup de coude involontaire à son voisin. Ensuite, tout s'accélère. On passe du geste anodin à la charge de la brigade légère, à coups de hache, puis à la masse brandie au bout d'une chaîne.

Les déménageurs se transforment en tueurs qui s'acharnent sur leur proie, sans que l'on en sache davantage sur la cause de leur courroux anti mobilier. C'est à qui portera le coup fatal, ou trouvera l'angle d'attaque idoine. Au beau milieu de ce jeu de massacre sur fond de musique provenant d'un poste de radio dont les deux protagonistes se disputent le contrôle, Raphaël Cottin esquisse quelques pas de danse, comme un sorcier lors d'un rituel ancien.

Du buffet originel, il ne restera rien, si ce n'est un amas de morceaux de bois répandus sur le sol, témoins muets d'une guerre muette qu'on peut lire comme une allégorie de la société de consommation mise à nue.

Alors commence « Etat second ». Une femme (Marguerite Bordat) descend sur scène et commence à ramasser les morceaux épars pour les rassembler de manière apparemment rangée, comme lors de fouilles archéologiques. Elle sera rejointe par les deux déménageurs. Tous trois se transformeront en (re)constructeurs d'un objet incertain, aidés par quelques spectateurs. On se croirait à Pompéi au lendemain de la mort dévalée du Vésuve, ou avec les restes de quelque civilisation disparue, la nôtre peut-être ou un autre.

Après la destruction de ce qui ne convient plus, la construction de quelque chose d'inédit, de neuf, patiemment, en s'y mettant tous. C'est un beau programme, non ?